

brusquement : “ N’êtes vous pas pour nous aider dans nos élections ? ”

Sir Hugh Allan répondit qu’il le ferait en effet, et demanda combien il avait besoin ou combien il exigeait, ou quelque chose de semblable.

J’ai cru comprendre que Sir George E. Cartier avait dit qu’il aurait besoin d’une somme considérable d’argent, qu’il y avait beaucoup d’opposition.

Sir Hugh dit, autant que je me le rappelle : “ Bien, écrivez ce que vous voulez que je fasse ”

Sir George dit sans hésitation : “ Vous savez que vous ne perdrez rien du tout. Notre parti remboursera la plus grande partie de ce que vous souscrirez, mais nous en avons besoin maintenant, ” ou quelque chose de semblable.

Ma mémoire me fait grandement défaut quant aux paroles employées, car je n’ai pas cherché à me les rappeler jusqu’à ces derniers temps, où cette question est devenue un sujet de conversation. Sir George dit ensuite : “ Très bien, revenez cette après midi. Que M. Abbott écrive un petit billet pour vous prier d’avancer cet argent, et vous dire que je verrai à ce que vous soyez remboursé, et revenez cette après-midi, à telle heure, et je terminerai toute l’affaire. ”

Nous sortîmes alors.

Je me rendis à mon bureau et je rédigeai une lettre sur cette entreprise de chemin de fer, en la dictant ou autrement. Je ne me rappelle pas comment elle a été rédigée, ni comment elle a été copiée.

Q.—J’attirerai votre attention sur ces deux lettres ? R.—J’ai rédigé ces deux lettres.

Q.—Vous les avez-vues, je suppose ?

R.—Je les ai rédigées, j’en ai composé le contenu. J’ai rédigé ces deux lettres sans soin, sachant ce que j’avais à dire relativement à la première question : la question du chemin de fer, mais ne connaissant que très peu de chose de l’autre affaire.

Sir Hugh vint chez moi et je remis les deux lettres que j’avais rédigées au bureau de Sir George E. Cartier avec Sir Hugh Allan.

Quant à la lettre ayant rapport au chemin de fer, Sir George fut satisfait des deux premières pages, mais non de la troisième.

La lettre était écrite sur trois feuilles de papier. Il fut satisfait des deux premières feuilles, mais la fin de la lettre ne lui plut pas tout à fait. Il dit : “ Retranchez cette partie et je vous dicterai ce qu’il faut pour la terminer. ” Il dicta alors les quatre ou cinq lignes de la dernière phrase de la lettre, telle que publiée. Il l’a signée et remise à Sir Hugh Allan.

L’autre lettre concernant l’argent, il ne l’approuva pas et en biffa une grande partie je pense, sinon tout. Il écrivit quelques mots sur ce qui était de déjà écrit, et me demanda de la copier pour lui ; ce que je fis sous sa dictée ou d’après la rédaction qu’il avait corrigée lui-même.

Je pense que les conditions que comportait la lettre, relativement au chemin de fer, ont été adoptées, mais non écrites ou signées à la première entrevue, c’est-à-dire au moment de notre départ. Après l’adoption de ces conditions, Sir George nous parla de la question d’argent suivant le mode indiqué par Sir Hugh Allan, et dans l’après-midi, les deux lettres furent signées. C’est tout ce que ma mémoire a retenu de cette affaire.

Subséquentement je crois que quelque temps après cela, la question de l’amalgame des deux compagnies revint sur le tapis.

Nous reçûmes une information non officielle du gouvernement, ou de quelque membre du gouvernement, nous mandant qu’il serait bon de tenir une assemblée à Ottawa, dans la dernière partie du mois de septembre je pense, avec la compagnie Interocéanique ou les principaux hommes de cette compagnie, pour adopter, comme je croyais le comprendre les vues exprimées dans le télégramme de Sir John A. Macdonald, du 26 juillet. Plusieurs membres de la compagnie du Canada se rendirent en conséquence à Ottawa, et je crois que quelques-uns des membres de la compagnie Interocéanique s’y rendirent aussi, mais je ne puis l’assurer.

Dans tous les cas, à notre arrivée ou peu après notre arrivée ici, nous fûmes informés que la compagnie Interocéanique avait envoyé un mémoire dans lequel elle donnait les